

UN ENNEMI INTÉRIEUR

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Sens, le 6 août 1877.

Ecrits de Jules Lagneau réunis par les soins de ses disciples, Paris, Union pour la vérité, 1924, pp. 41-55

CHERS ÉLÈVES,

Vous rappelez-vous la malice qui conclut dans *La Bruyère* un portrait des enfants, peu flatté, il va sans dire ? « Ce sont, dit-il, déjà des hommes ». Le mot, je crois, n'est pas pour leur déplaire, surtout si l'on ajoute : moins par leurs défauts souvent que par leurs qualités.

Combien parmi les voyageurs de la vie n'ont jamais été plus près qu'au départ de mériter, dans la majesté de son sens idéal, ce nom, leur ambition d'alors, la meilleure qu'ils devaient avoir ! Il leur a manqué une chose : songer que noblesse oblige, que les premiers dons sont une avance tôt épuisée si on ne la renouvelle, et que si les autres êtres sont pour ainsi dire rivés à eux-mêmes, l'homme ne garde de sa propre nature que ce qu'il en a non seulement mérité, mais conquis.

Voilà pourquoi souvent les années effacent, au lieu de la fixer, l'esquisse primitive ; voilà pourquoi l'enfant console de l'homme, comme l'image, de la chose absente, ou la fleur, du fruit qui sèche et ne mûrit pas.

Vous êtes, chers élèves. nous sommes tous artisans de nous-mêmes, artisans responsables, et cette tâche, la plus difficile de toutes, puisqu'ici instrument et matière, oeuvre et artiste ne font qu'un, est aussi la plus belle, somme et raison de toutes les autres. Vous y convier, je le dois ; vous y aider, je le voudrais ; je puis au moins pendant ce peu d'instant mettre ma bonne volonté au service des vôtres, et appeler avec vous sur un point d'un sujet infini un peu de cette bonne lumière qui vaut mieux encore, quand, au lieu de l'attendre, on l'éveille en soi-même par le recueillement.

« L'homme, dit un célèbre écrivain, est né libre et partout il est dans les fers ». C'est vrai, mais ajoutons qu'il est dans ses propres fers, esclave à la fois et tyran, complice au moins des violences qu'il subit. On ne soumet pas un être libre, on le séduit, ou plutôt on le laisse se tromper lui-même. Je voudrais vous parler de l'ennemi du dedans qui commence la victoire de l'autre, d'autant plus fort qu'en nous trahissant il croit nous servir. Cet ennemi est la fausse raison, celle qui est dupe d'elle-même, et qui se gouverne mal parce qu'elle ne se connaît pas.

On s'amuse volontiers, depuis Montaigne et de nos jours surtout, dans un dessein où la charité n'entre pas pour grand'chose, je pense, à rapprocher les animaux de l'homme. On veut réduire à presque rien la distance qui sépare leurs facultés : elles se touchent, en effet, sauf un point, qui est bien près d'être tout, c'est que l'un fait par principes ce que les autres font par nécessité et nature, c'est-à-dire que l'un pense et que les autres ont l'air de penser.

Mais qu'est-ce que tout faire par principes ? C'est chercher les raisons de ce qu'on voit, de ce qu'on fait, puis les raisons de ces raisons, jusqu'à ce qu'elles n'en fassent plus qu'une, et de ce centre embrasser avec le champ parcouru celui qui n'est pas découvert encore. Le besoin de raison, d'unité, de système, j'allais dire d'absolu, n'est pas seulement le plus beau caractère de l'homme ; on peut dire que c'est lui tout entier. Faut-il s'étonner que mal compris, laissé à lui-même et devenu peu à peu l'instrument de ce qu'il devait régir, il multiplie, en le tirant du bien, le mal qu'il travestit et rehausse de sa dignité ?

Nul doute que nous devons tendre à faire de notre vie un système où tout s'appelle et se

réponde, où rien n'arrive au hasard et sans raison, où tout soit ordre, lumière, harmonie ; mais que ce but est loin de nous ! Nous le sentons ; et pourtant cette mesure idéale qui n'est pas la nôtre, nous l'appliquons, nous l'imposons hors de nous. Le reproche de manquer de sincérité, que nous adressons souvent à ceux qui ne pensent pas comme nous, ou qui, dans leur langage et dans leur conduite, ne sont pas toujours d'accord avec l'opinion qu'ils professent, n'a pas d'autre source. Nous ne pouvons comprendre qu'on soit de bonne foi quand on nous contredit, surtout quand on se contredit soi-même ; nous voulons à toute force trouver dans les autres le logicien que nous ne sommes pas, et par un retour injuste que notre vanité favorise, pour avoir pensé un peu trop bien de la nature humaine, nous en pensons aussitôt beaucoup trop mal. Que de mépris, que de haines s'éteindraient, si nous pouvions nous convaincre que le prochain n'est pas toujours homme de système autant qu'il le croit, qu'il est plus difficile de s'accorder avec soi-même qu'avec les autres, et qu'on peut manquer de pénétration ou de constance, sans manquer pour cela de bonne foi !

Dans ces jugements que nous portons d'autrui, l'esprit de système est au service de notre paresse. Il est aisé d'imaginer les hommes tout d'une pièce, de les réduire à des formules simples que l'on condamne d'un mot, en négligeant le reste, qui les dément : ce qui coûterait plus de peine, c'est de sortir de soi pour entrer dans les autres et les juger à leur point de vue, sans parti-pris, de suivre dans ses détours et ses incohérences une nature incertaine que le hasard a faite plus que la volonté, de démêler, quand la logique est en défaut, les sophismes à demi conscients, sous lesquels la passion dissimule l'égoïsme de ses conseils. Le courage nous manque : nous tranchons tout par une décision absolue, dont la fausse raison s'applaudit, et sur laquelle l'amour-propre nous défend de revenir.

Que de fois nous traitons les autres comme nous les jugeons ! Du principe que la vérité est une, nous concluons que si elle est en nous (et quoi de plus vraisemblable ?), elle ne saurait être ailleurs et différente : nous avons donc le droit, le devoir d'ôter à ceux qui nous touchent, un sentiment, un goût qui ne sont pas les nôtres. Les moyens importent peu, puisqu'il s'agit de servir le prochain et la vérité. Aussi n'y faisons-nous pas de façons : s'il se révolte d'abord, il s'apaisera ; mais le jour qui doit tout arranger ne vient guère, et, pour que le bien sorte du mal, il faut longtemps.

Etudions de plus près, en lui-même et en nous, l'ennemi que nous avons découvert, le besoin d'absolu. Voici comment en parle une de ses plus nobles victimes, disons mieux, un de ses martyrs :

« Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte ; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination ; nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini ; mais tout notre fondement craque et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes ».

Pour contenir ce sublime désespoir, il faut l'âme d'un Pascal ; mais les grands traits de la nature humaine sont gravés chez les plus humbles comme chez les plus grands, et la misère des uns est soeur de la splendeur des autres. Qui de nous ne porte à son tour la croix dont pleure le poète,

Cette nécessité de changer de misère
Qui nous fait jour et nuit tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter ?

Et cette nécessité qui nous lance à plein cœur dans le monde des rêves aussitôt évanouis que formés, qui brise nos idoles sans nous lasser d'en relever d'autres, et nous fait un chemin de nos ruines, qui n'y reconnaîtrait l'âpre désir dont souffre Pascal ? Mais tandis que les petites âmes

s'accrochent aux ombres que leurs passions évoquent, les grandes cherchent en elles-mêmes la dernière base où elles voudraient bâtir et pensent se reposer : elles la cherchent dans la paix de la conscience.

Pourquoi faut-il que cette paix, à son tour, puisse être trompeuse ? Hélas ! on le nierait en vain, une volonté guide au mal quelquefois, et les erreurs les plus funestes ne sont pas toujours les moins sincères. L'histoire nous le dirait, à défaut de souvenirs, et c'est peut-être sa plus affligeante leçon. Que de fois devant un grand désordre la conscience révoltée s'arrête, et s'étonne de maudire un crime sans oser condamner le criminel ! Et pourtant, si nous ne condamnons pas sans scrupule, pouvons-nous absoudre ? Les adversaires de la raison l'attendent ici, enregistrant d'avance l'abdication d'un maître qui ne sait formuler ni une loi ni une sentence. Touchons, puisqu'il le faut, un problème redoutable, et pour savoir comment nous devons juger la conscience qui s'égare, cherchons la cause de ses égarements.

Mais vous la connaissez. Quand un être raisonnable fait le mal en voulant le bien, son malheur naît le plus souvent du désir qui le presse de quitter une nature imparfaite, mais toujours provisoire et capable de mieux, pour s'établir d'un seul effort, comme par miracle, dans le repos d'un état suprême où rien ne lui resterait à poursuivre.

Nous ne pouvons comprendre que notre destinée soit de marcher toujours, et que l'éternelle impuissance d'atteindre les bornes de notre puissance soit la marque de notre grandeur, non de notre misère. Qu'est-ce pourtant que la vraie grandeur sinon celle que rien ne peut mesurer ni remplir ? Pouvoir toujours se dépasser, sentir, si loin qu'elle aille et si bien qu'elle fasse, le mieux et l'au-delà, ne marcher sans fin que parce qu'elle fait elle-même sa route et lui partage son infinité, est-ce le fait d'une nature misérable, ou pareille misère n'est-elle pas celle d'un riche qui se plaindrait de ne pouvoir épuiser sa fortune ni en faire le compte ? L'homme est cet infini qui s'échappe à lui-même, toujours plus grand que ce qu'il se sait être, toujours au-dessus de ce qu'il fait.

Mais de tant de grandeur la chute est profonde, quand l'idée que nous en avons n'est pas assez vraie pour nous sauver de l'orgueil et de la paresse, quand, au lieu de nous animer à la poursuite de l'idéal qu'un effort infini peut seul conquérir, elle nous le fait voir tout près de nous dans un fantôme que notre imagination, servie par notre impatience, par notre lassitude, et bientôt par notre vanité, transfigure à nos yeux.

N'est-il pas, en effet, commode de placer le devoir tout entier dans l'exécution d'une loi, d'une règle qui s'explique et s'applique toute seule, permettant à l'esprit de s'échapper ailleurs, tandis que la conscience entre doucement dans son repos, disons mieux, dans son sommeil ? Ne cherchons pas plus loin le mot du problème qui nous troublait tout à l'heure : c'est ici que le mal se fait jour, et que nous trouvons un coupable. Voyez-vous cette conscience, que la grandeur du but devrait dégoûter presque des moyens, rendre délicate, difficile, mécontente d'elle et de ses oeuvres, c'est-à-dire active et vigilante, humble aussi, détachée de ce qu'elle est, fière seulement de ce qu'elle doit devenir, la voyez-vous s'arrêter tout à coup, s'installer dans une vertu facile, bonne comme les autres à sa place, en son temps, moins par ce qu'elle fait que par ce dont elle rend capable, et se dire dans une sécurité orgueilleuse : j'ai tout vu, j'ai tout fait, voici le dieu que je cherche et je n'ai que faire de chercher mieux ?

L'arbre se juge à ses fruits. N'avez-vous pas remarqué souvent quelle pente nous avons à juger ce qu'on nous dit moins par le fond que par la forme, je veux dire par le ton de celui qui parle ? Un langage réservé nous paraît l'enveloppe naturelle, l'indice du vrai ; la passion, au contraire, nous met en défiance : il ne nous semble pas qu'on puisse avoir raison avec emportement. Nous ne nous trompons guère ; notre tort est d'étendre aux choses le jugement que nous portons de ceux qui les expriment, et cette erreur n'est pas sans une raison profonde. Nous sentons d'instinct

que la vérité morale est moins dans les choses qu'en nous-mêmes, qu'elle n'est pas un spectacle, mais un point de vue, mieux encore, une manière de regarder ; qu'être vraie, c'est pour une chose nous disposer d'une certaine façon, et que la distance d'une telle vérité à une autre qui n'a pas ce caractère, est la même qui, selon Descartes, sépare les conquêtes de la méthode des découvertes du hasard. Cette disposition intime qui est à la fois la graine et le fruit de toute vérité, n'est autre chose que la possession de soi. C'est la vertu suprême sans laquelle les autres ne sont rien, et qui seule peut nous y conduire. Le vice contraire dont relèvent en morale toutes nos erreurs, est le fruit dont nous parlions tout à l'heure, la passion.

Nous avons beau faire ; toute vérité, toute vertu qu'il nous est donné de comprendre est incomplète et vaut moins que nous, puisque c'est nous qui devons la parfaire, et peu à peu l'égaliser à nous-mêmes. Nous ne devons donc pas, renversant les rôles, asservir ce qui vaut plus à ce qui vaut moins, immoler l'artiste à l'instrument, notre liberté, notre maîtrise de nous, à ses actes, c'est-à-dire aux choses, qu'elle ne relève que parce qu'elle se cherche en les traversant. Si clair qu'un devoir paraisse, si sublime peut-être, il ne veut pas d'emportement, mais une volonté discrète qui, en se donnant à ce qu'elle fait, se réserve à ce qui lui reste à faire.

Cette réserve est difficile, et la passion ne connaît pas pour entrer en nous de déguisement plus sûr que le désir du bien. Nous croyons encore servir le devoir, nous en sommes sûrs, que déjà nous ne servons plus que nous-mêmes : l'égoïsme, à notre insu, nous vient avec l'orgueil d'une fausse certitude. Que le bien et le vrai soient tout et puissent tout, le mal et le faux, rien, n'est-ce pas ce que veut la simple justice ? Aussi n'espérez pas que rien dérange cette paix profonde, cette belle sécurité, où deux mortels ennemis, l'amour du bien et l'amour de soi, reposent côte à côte. Il n'est dès lors sophisme où une conscience ne se prenne, devoir évident qu'elle ne méconnaisse, crime parfois qui ne lui soit léger ; mais consolons-nous, en nous souvenant que nous pouvons nous préserver.

C'est à vous que je songe ici, chers élèves, à vous dont la conscience encore tendre n'a pas pris le pli qui ne s'efface qu'avec nous. Vous cherchez votre voie, et vous la trouverez si vous la cherchez sans passion ni défaillance. Le devoir n'est pas une hauteur où les géants seuls puissent atteindre ; il est à la portée de tous, sous la main ; il s'accommode et descend au détail de la vie. Fais ce que dois ne signifie pas : fais des merveilles et sois un héros ; ni non plus : sois une machine, un automate dont les mouvements en petit nombre soient réglés par une nécessité infaillible qui brise tout ce qui l'approche ; mais : dans tout ce que tu fais, mets-toi à ta place ; que la conscience des mille rapports subtils et changeants où tu es avec ce qui t'entoure, éclairée par l'idée de ce que tu dois être, t'enseigne à chaque instant ton devoir. Ne crois jamais l'avoir appris tout entier : car il n'est point de formule si large, que ne déborde la double infinité des circonstances et de ta nature. Suis pas à pas la route du mieux ; ce n'est pas trop de toute ta lenteur pour la découvrir. Ne te lasse point de ta tâche ; chaque jour, loin de la réduire, la grandit. Sois ton maître jusque dans le bien : la passion le déshonore, et, par l'autorité qu'il lui donne, jamais elle n'est plus redoutable. Ne le serait-elle pas pour les autres, qu'elle le serait pour toi, puisqu'elle t'ôterait le seul bien véritable, le gouvernement de ta volonté. Ne sois esclave ni des choses, ni des hommes, ni de toi-même, c'est-à-dire, que ton passé n'enchaîne pas ton présent et que chaque heure sonne pour toi une délivrance. Car si le bien digne de ce nom est toujours un progrès intérieur, une victoire de la liberté, de l'esprit sur la matière où il s'appuie et qui voudrait le retenir, comment viendrait rien de pareil si même un instant tu oubliais le but pour regarder en arrière, et te lier à ce que tu dois franchir !

Non, chers élèves, l'avenir ne se prépare que dans le présent, et il lui ressemble ; trahir l'un c'est perdre l'autre et non le sauver. Savez-vous où nous mène la dupeuse intérieure qui nous attarde, qui nous passionne aux choses et à nos idées, dont elle fait nos tyrans, qui nous aliène à nous-mêmes et à notre avenir ? On dit que la colère est une courte folie : on peut le dire de toute

passion, ou plutôt la passion est le germe dont la folie ne demande qu'à sortir si on ne l'arrête. Qu'est-ce donc qu'un fou le plus souvent, sinon un homme qu'une pensée accapare jusqu'à concentrer son activité entière sur un point détourné, où il se met enfin pour regarder les choses, et d'où leur vrai rapport lui échappe ? Le sens commun qu'il a perdu, n'est-ce pas la vue libre et universelle d'un esprit qui voit tout, parce qu'il domine tout, et qu'il a trouvé, sans sortir de chez lui ou en y rentrant à propos, la vraie perspective ? Le malheur d'une raison qui s'égare est de n'avoir pas d'abord su ou voulu détacher d'elle et mettre à sa place son tyran de demain, dépouiller l'idée séductrice du faux avantage qu'elle prend toujours au premier plan de la conscience, confondue qu'elle est avec ce qui vaut le mieux en nous. Pour s'affranchir des choses, il faut les juger, et pour les juger, il faut s'opposer à elles, aux idées qu'on en a, c'est-à-dire s'opposer à soi-même, appeler la personne incomplète que l'on est, à la barre de la personne idéale, universelle, qui met tout à son rang parce qu'elle est au-dessus de tout, que rien ne l'attache ni ne l'incline.

L'artiste qui veut juger d'un trait de son crayon, d'un coup de son pinceau, ne reste pas fixé à sa toile : il s'écarte pour l'embrasser d'ensemble ; il se déplace, il s'oublie en quelque sorte, lui et ce qu'il a voulu faire, pour évoquer le spectateur parfait qui ne sait rien d'avance, et ne connaît personne, par qu'il est tout le monde. Que diriez-vous d'un peintre qui se fierait à son idée et à sa main, se croirait infaillible, irait de l'avant, et, pièce à pièce, achèverait son œuvre sans jamais porter son regard au-delà du cercle que son pinceau parcourt, ni juger ce qu'il a fait ? Vous douteriez de l'artiste, ne trouvant pas la critique. N'ayons point, chers élèves, cet entêtement de nous-mêmes : ne pensons jamais si bien de nous, que nous ne jugions parfois utile de remettre en question les principes qui nous dirigent, et que l'usage pervertirait, si nous n'en reprenions au moins par intervalle une conscience claire, en les confrontant avec l'original qui se dégage peu à peu au jour de la réflexion.

Ne nous enfermons pas, ni personne, dans notre vérité ; laissons-la ouverte, inoffensive, prête à recevoir l'éternel appoint que lui assure notre éternel effort. Souvenons-nous que l'absolu n'est pas de ce monde, bien que l'aveu en coûte à notre orgueil ; qu'il n'y a pas entre nous et lui d'abîme à combler d'un seul coup ; que notre nature et notre destinée n'ont point de mystère qu'un mot magique puisse éclaircir, qu'elles sont simples aux yeux d'une conscience qui les déchiffre à travers le devoir, et accepte sans biaiser sa tâche indéfinie.

Si l'absolu n'est pas ici-bas un repos à trouver, mais une route à poursuivre, à quel signe peut-on la reconnaître ? Le meilleur est qu'en la suivant on ne tourne pas sur place, on ne barre le passage ni à soi ni aux autres, on avance et on fait avancer ; on se sent changer, valoir mieux, sans croire qu'on vaille plus que les autres : on les estime, parce qu'on est humble devant l'idéal, et qu'on les sait par expérience capables de réussir. En un mot, on aime le progrès, on le sert et on y croit.

Si je voulais consacrer à vos yeux la foi dont je parle, je vous citerais nos penseurs les plus respectés, les Descartes, les Pascal, les Bossuet ; mais je croirais manquer à ce que je leur dois et méconnaître leur pensée intime : car le propre du vrai génie est de penser que la vérité se recommande toute seule. J'aimerais mieux vous dire avec Socrate : « Mes amis, si vous m'en croyez, vous vous rendrez moins à l'autorité d'un homme qu'à celle du vrai ; si vous croyez que ce que je vous dis soit vrai, admettez-le ; sinon combattez-le de tout votre pouvoir, prenant bien garde que je ne me trompe moi-même et que je ne vous trompe aussi par trop de complaisance de votre part ; qu'enfin je ne vous quitte comme l'abeille qui laisse son aiguillon dans la plaie. »

Jugez donc par vous-mêmes ; voyez si tout ne vous dit pas qu'en dépit de ses fautes l'homme avance, et qu'il a raison d'avancer. La nature lui donne l'exemple. La voyez-vous suivre sa marche, inflexible et sereine, à travers les formes qu'elle revêt et dépouille, anime et détruit, au profit de l'avenir qu'elle prépare sans songer ni à s'y reconnaître ni à s'y reposer ? Ainsi, quoi que tente l'esprit de système, il ne réussit pas à imposer au monde l'artifice de ses solutions. Séduite d'abord,

l'humanité se prête à l'épreuve ; elle se laisse façonner à l'idéal qu'on lui vante. Tout va bien, tant que rien n'est fini ; mais quand la dernière touche se donne, que tout se dévoile, elle regarde et ne se reconnaît pas.

C'est qu'en effet ce n'est pas elle ; c'est que la meilleure partie d'elle-même déborde le cadre, et ne veut pas du repos. L'autre finit par suivre, et l'épreuve recommence. Mais à chacun de ses pas, un choix se fait, une justice se rend. La providence infailible qui se cache sous la trame de la nécessité et sous l'indifférence de la nature, fait que le bien reste et qu'en définitive l'avenir est à qui le mérite en le voulant plus large, plus lumineux, plus libre, plus heureux enfin, du bonheur qui dépend de nous, et que chaque homme, détrompé, affranchi, trouverait dans le bon gouvernement de sa volonté.

Je ne puis, chers élèves, vous quitter sur une meilleure parole. Je souhaite que l'avenir soit à vous : je le souhaite et je l'espère, pour nous, pour vos parents, pour la patrie.

LE MEILLEUR SENS DU MOT LIBERTÉ

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Saint-Quentin, août 1879

Ecrits de Jules Lagneau réunis par les soins de ses disciples, Paris, Union pour la vérité, 1924, pp. 56-71

CHERS ÈLÈVES,

Puisque nous sommes en famille, et que l'occasion s'offre à moi de vous entretenir quelques instants tous ensemble, je vais vous parler d'une chose qui bien sûr vous intéresse, aujourd'hui surtout, et qui a, dans cette fête du travail, sa part aussi de vos applaudissements. Son nom vous vient sur les lèvres : la liberté ! L'âme des vacances, et de plusieurs autres bonnes choses qui, pour le moment, vous préoccupent moins.

Il y a différentes manières de l'entendre et de l'aimer. Je voudrais vous suggérer quelques réflexions qui vous aident à faire votre choix.

Les mots puissants qui remuent le monde, amour, bonheur, liberté, et beaucoup d'autres, empruntent à l'indécision de leur sens la magie de leur pouvoir. Au lieu de nous montrer, comme la plupart, des objets véritables que nous puissions saisir, ils viennent à nous en messagers d'un monde inconnu. Comme ils ne parlent pas la langue du nôtre, les comprendre c'est les deviner, c'est-à-dire que c'est deviner ce monde lointain. Mais deviner, c'est imaginer : nous y mettons nos sentiments confus, nos besoins vagues, nos désirs indéfinis, tout ce qui vit en nous sans que nous le puissions saisir, d'autant plus fort et plus troublant qu'il nous échappe davantage, comme ces objets qui prennent dans le demi-jour de gigantesques proportions.

Ainsi tous ces beaux mots qui rendent un son si doux, sont clairs pour le cœur, obscurs pour l'intelligence, et le secret de leur charme est là. Quand ils frappent notre oreille, nous croyons les comprendre, et que chacun les comprend comme nous. Il n'en est rien : chaque jour nous en fournit la preuve. Rien ne nous divise comme ces mots sur lesquels nous nous croyons d'accord, et ces choses que nous trouvons superflu de pénétrer, les jugeant claires à la vivacité du sentiment qu'elles nous inspirent. Nous n'admettons pas qu'on les discute ; nous accusons de déloyauté ceux qui soutiennent ne pas les comprendre comme nous. Bien entendu, on nous rend la pareille, et la force reste juge sur le terrain de la raison.

Il faudrait, pour s'accorder sur ces mots, un vocabulaire, sur ces choses, une science : la philosophie, bien comprise, est l'un et l'autre, vocabulaire des mots que nous croyons entendre, science des choses que nous pensons savoir. Mais tout s'écoule, dans ce monde intérieur, choses et mots, et avec ces choses l'étude, toujours à refaire, dont elles sont l'objet. Vous connaissez l'adage fameux : il n'y a pas de maladie, il n'y a que des malades. Eh bien ! (sans comparaison !) je ne crois pas faire tort à la philosophie, au contraire, en disant : il n'y a pas de philosophie, il n'y a que des philosophes.

Hélas ! il y en devrait avoir, et beaucoup, un dans chaque homme, ni plus ni moins. Platon disait : les hommes ne seront heureux que quand les rois seront philosophes, ou que les philosophes seront rois. A Dieu ne plaise que la vertu des sages soit mise à pareille épreuve ! Quant aux rois, ne les décourageons pas de l'effort ; mais lors même qu'ils réussiraient, les peuples n'en seraient guère plus avancés, tant qu'ils ne se décideraient pas à faire comme eux, à philosopher pour leur propre compte. Car, non plus que le bonheur, la philosophie ne se délègue : ce sont l'envers et l'endroit d'une seule chose, indivisible.

Mais que les mots, chers élèves, ne vous fassent pas peur. Etre philosophe, ce n'est point garder tout le long du jour le bonnet du docteur Pancrace, s'échauffer en *barbara* ou *baralipton*, sur la forme et la figure d'un chapeau ou sur les dix catégories d'Aristote. Non, le philosophe est autre chose. Ecoutez Pascal : « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres ; et quand ils se sont divertis à faire leurs Lois et leur Politique, ils l'ont fait en se jouant. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement. »

C'est vrai ; cette philosophie-là dispense de l'autre, étant la sagesse. Mais je n'ajouterai pas avec le terrible janséniste : « S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous, et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se pouvait ».

La boutade est charmante ; mais Pascal a beau dire : si la vraie philosophie c'est la pratique, comme la pratique suppose la théorie, autant que vouloir suppose savoir, la théorie aussi est philosophe. Ainsi l'entendaient ces libres génies, Aristote et Platon. Ils pensaient que seule la mauvaise pratique n'a besoin ni de voir de haut ni de s'orienter, et qu'on n'est ni longtemps honnête, ni longtemps habile, ni longtemps heureux, sans réflexion désintéressée et sans principes. Ils prenaient, sans pédanterie, leur oeuvre au sérieux : et ils avaient raison d'avance contre Pascal. Rois et empereurs, c'est vrai, en un certain sens, nous prétendons l'être et nous n'avons pas tort ; car nous devons l'être. Ces grands hommes, en écrivant leur philosophie, travaillaient sciemment à nous le faire devenir.

Mais qu'est-ce que cette royauté ? Celle de chaque homme non pas sur les autres, mais sur lui-même, exercée directement, sans délégation, celle, en un mot, qui doit survivre aux royautés du monde, et sans laquelle la défaite de celles-ci ne serait jamais définitive. Appelons-la de son vrai nom, la liberté.

Un grand patriote que la France n'oublie pas, M. Thiers a dit : « Un peuple libre, c'est un peuple qui réfléchit avant d'agir ». Oui, c'est un peuple qui réfléchit ; mais non pas au jour le jour, quand il faut décider ; cette réflexion à vue courte, sans suite ni direction fixe, à qui le temps manque pour trouver ce qu'elle cherche, n'aboutit qu'à se contredire, qu'à défaire elle-même ce qu'elle a fait. La vraie liberté est-elle là ? Un peuple libre, un homme libre, c'est un peuple, un homme qui sait une fois pour toutes ce qu'il veut ; qui a raisonné, jugé ses désirs ; qui aime la liberté, mais qui la veut aussi, c'est-à-dire qui sait pourquoi il l'aime et comment il faut l'aimer. En un mot, c'est un peuple, un homme qui philosophe.

Vous voyez, chers élèves, que je vous tiens parole. Nous sommes loin, il est vrai, du point de départ, de cette bonne liberté faite de soleil, de mouvement, d'insouciance et de tendresse, dont dont vous acclamez aujourd'hui le retour. Mais que vous en dirais-je, qui valût vos souvenirs et vos espérances ? Plus d'une fois, ne vous en cachez pas, l'image que j'évoque en ce moment força la consigne pour vous venir visiter pendant les heures d'étude. Les moins poètes alors n'étaient point embarrassés de le devenir à leur manière ; la folle du logis prenait la clé des champs ; et si parfois ces excursions illégitimes en terrain de liberté vous ont conduits à la retenue, c'est-à-dire, je l'espère, à quelques réflexions sur le danger d'aimer même les meilleures choses à contre temps, je doute que vous soyez tout à fait convertis, et que vous reniez de bon coeur ces vacances en étude, les rêveries d'autrefois.

Vous n'avez pas absolument tort. Le meilleur du plaisir est presque toujours ce qu'on en goûte d'avance, et l'imagination, si calomniée par les austères qui la traitent de folle, et par les sensuels qui la traitent de vaine, est la vraie maîtresse du bonheur, ces derniers l'apprennent trop tard ; maîtresse en second, il est vrai, car elle ne commande au bonheur qu'en obéissant, bien qu'à

distance parfois, à la raison.

L'imagination, c'est l'esprit qui s'évade, qui prend sa revanche de ce monde médiocre en s'installant dans un autre meilleur, ou plutôt qui dissimule le premier et le rend supportable au coeur et aux yeux, en déployant à propos devant eux le second, voile brillant et léger, transparent à demi.

Vous êtes-vous quelquefois arrêtés, vers le soir, devant un jet d'eau, en laissant le soleil derrière vous ? Vous avez dû voir un arc-en-ciel déployer ses couleurs dans la poussière liquide que le vent balançait sous vos yeux ; se retirer en lui-même pour se développer de nouveau, puis revenir encore, suivre enfin toutes les vicissitudes de la gerbe aérienne à laquelle sa frêle existence était suspendue. Si quelques-uns d'entre vous n'ont pas eu la bonne fortune de rencontrer cette petite édition de l'arc-en-ciel je puis leur en indiquer une autre, une vraie mignature, qu'ils connaissent certainement. Ce sont ces perles multicolores, saphirs, émeraudes, topazes, dont la rosée émaille pour vous le tapis des prairies, quand sur les traces de Jean Lapin vous allez, vous aussi, faire votre cour à l'Aurore par une belle matinée de vacances. Rappelez vos souvenirs ; vous y aurez quelque peine peut-être ; le temps dont je parle, celui de la première enfance, est déjà loin pour plusieurs d'entre vous. N'est-il pas vrai que votre premier mouvement devant ces éblouissantes merveilles fut d'avancer la main ou de vous avancer vous-mêmes pour les saisir ? Il vous semblait (mais qui de nous n'y fut pas pris ?) avoir là devant vous quelque chose de solide, un vrai trésor, fait pour être vu de plus près, tout au moins. Quoi de plus simple que de le prendre d'abord, en attendant ? Machinalement vous tentiez l'épreuve ; elle était courte ; un seul pas, tout était fini. Les délicieux reflets que vous pensiez contempler à loisir allaient rejoindre les neiges d'antan ; vous n'aviez plus devant vous que des gouttes d'eau.

Je me trompe ; vous pouviez retrouver ce qu'un mouvement d'avidité naïve vous avait fait perdre ; vous le pouviez, si le soleil était toujours là et si vous repreniez votre place en arrière. Car ces reflets viennent du soleil ; les gouttelettes où ils reposent les rendent visibles, mais ils ne sont rien que dans notre œil, et à telle place, non à une autre.

Et cependant, nous en voulons-nous de les admirer ? Le spectacle qu'ils nous donnent perd-il de son prix à nos yeux parce qu'il est chose légère, si légère qu'on ne la peut emporter, qu'elle vit et meurt en un point de l'espace et du temps ? Ainsi des fêtes que l'imagination nous offre, et du bonheur, qui pour une grande part nous vient d'elles.

Supposez un être singulier (je n'essaierai pas de le décrire en détail, et pour cause ; vous ne l'en imaginerez que mieux, d'ailleurs, et c'est le cas d'imaginer ici) supposez donc un être qui soit à la fois soleil pour produire la lumière, oeil pour la percevoir, corps transparent pour la réfracter. L'âme est ces trois choses, et l'être dont je vous parle, c'est elle-même. Supposez enfin qu'en réfractant sa propre lumière elle puisse prendre un nombre infini de formes ténues, inconsistantes, qui seraient celles des choses et des êtres, je veux dire les idées qu'elle en a, et la sienne propre. A de certains moments ces formes lumineuses s'ajustent, se combinent, et l'oeil (entendez l'âme) se trouve en face d'elles au point qu'il faut, pour qu'aux rayons du soleil invisible elles s'éclairent des mêmes splendeurs que la goutte de rosée sur l'herbe, la pluie factice que le jet d'eau soulève, ou le nuage dans le ciel.

Alors nous entrons en un ravissement. Nous sommes heureux : il nous semble tenir enfin ce que nous cherchons, le bonheur, ou plutôt nous allons le saisir. Car c'est lui ; nous le voyons, si nous ne le tenons pas. Et nous faisons comme l'enfant, nous essayons de prendre ; et comme lui nous ne trouvons plus rien.

Mais l'enfant n'est trompé qu'une fois, et nous le sommes toujours, parce que l'illusion dont nous sommes victimes a sa source dans notre nature, dont nous ne nous défions guère, ne la connaissant pas. Avez-vous remarqué quelle peine nous avons à nous figurer les traits d'une

personne avec qui nous vivons sans cesse ? Nous nous représentons plus facilement un inconnu, aperçu deux fois, pourvu que quelque chose dans sa physionomie nous ait frappés. C'est que, voyant trop, nous ne remarquons plus. C'est aussi que nous ne désirons pas connaître ce qui est trop à portée de notre vue. Nous dédaignons de regarder, et sans l'étonnement des étrangers, qui parfois vient nous faire honte, nous dédaignerions toujours. Voilà pourquoi nous sommes plus longtemps dupes de nous que de personne. Voilà pourquoi les réflexions les plus simples et qu'il nous importerait le plus d'avoir faites, sont toujours les dernières à nous venir. Voilà pourquoi nous avons calculé les orbites des mondes, inventé les chemins de fer et les télégraphes, avant d'avoir compris et bien compris que le bonheur ne se laisse pas prendre comme les papillons.

Voyez les enfants. Non seulement ils veulent tout saisir ; ils veulent tout porter à la bouche. Il leur semble que ce qui est beau à voir est bon à prendre, et que tout cela est bon à manger. Nous leur ressemblons un peu. Nous ne pouvons comprendre que certaines choses soient faites seulement pour être contemplées, ou plutôt pour être vues en passant, d'un certain point, que de ce point intérieur, si délicat à saisir, si fugitif, et quand nous le tenons, de la manière de regarder, dépend pour nous toute la vision du bonheur. Nous voulons fixer cette vision légère, lui prêter un corps pour la saisir à notre aise, et quand nous la voyons s'effacer ainsi qu'une fleur se fane sous la main, ou que l'insecte poursuivi nous laisse aux doigts ses fragiles couleurs, nous nous plaignons que tout est vanité, que la nature ou je ne sais quelle puissance maligne nous trompe et s'amuse de nous. Il n'en est rien. C'est nous qui faisons fuir le bonheur, comme Psyché curieuse faisait fuir l'Amour, en voulant voir avec les yeux du corps ce que des yeux plus subtils et plus purs peuvent seuls surprendre sans l'effaroucher.

Ainsi ce médecin naïf croyait que l'âme, si elle était quelque chose, devait se présenter au bout de son scalpel, et comme il ne l'y voyait pas venir, concluait hardiment qu'elle n'était rien, sans se demander comment il l'aurait reconnue si par hasard elle s'y était rencontrée, et sans se douter qu'elle ne perd pas plus à n'être ni visible ni tangible, que le génie de Molière ou de Beethoven à ne se laisser mesurer ni au quintal, ni au mètre cube.

Mais pourquoi ces méprises ? C'est que nous sommes un être complexe, un assemblage de fonctions distinctes, opposées même, qui se tiennent et se tyrannisent. Et comme, dans les exercices du corps, il n'est pas possible sans beaucoup d'habitude et de volonté d'obtenir que chaque muscle agisse, au moment convenable, indépendamment des autres ; comme notre corps entier, si nous n'y prenons garde, veut concourir au moindre de nos mouvements, c'est-à-dire l'enlaidir et le paralyser, ainsi nos sens, quoi que nous fassions, veulent aussi se mettre en branle, faire les importants, dire leur mot sur tout, même sur ce qu'ils ne sauraient connaître, et que l'esprit seul peut apercevoir. Ils le disent, et tout se gâte, et tout s'obscurcit, et notre âme, qui porte le monde, se cherche à tâtons et ne se trouve plus. Alors la plus solide des réalités, l'idéal, qui seul, quoi que nous en disions, a du prix pour nous et en donne au reste, devient chimère ; toutes ces choses sublimes, le beau, le bien, la liberté, dont la nature est d'être pensées, comme celle des corps est d'être sentis, toutes ces choses que notre esprit revêt de la plus belle des existences, nous paraissent n'en avoir aucune si nous ne les pouvons trouver dans quelque coin de l'espace et du temps, changées en corps grossiers que nos mains puissent toucher, dont tous nos sens, dont la bête, oserai-je dire, puisse tirer parti. Mais qu'est-ce donc qu'avoir une âme, sinon s'en donner une en maîtrisant son corps ? Qu'être libre, sinon le vouloir, c'est-à-dire aimer la liberté, non pas cette liberté misérable qui n'est que le débordement des sens et la revanche de la matière, mais la vraie liberté, celle qui nous met dans notre main et qui nous fait hommes, le devoir ? Non, chers élèves, être libre, ce n'est pas courir de caprice en caprice, de regrets en regrets, sans autre guide qu'une sensibilité malade et qu'une raison pervertie, mais savoir ce que l'on veut, c'est-à-dire vouloir une chose simple, toujours la même dans son infinité, la seule que nous puissions vouloir sans nous contredire, qui nous délivre en nous donnant un maître et nous

grandisse en nous inclinant.

Je vous ai nommé cette chose, et prononçant le mot de devoir qu'une main divine a gravé dans vos âmes comme un signe de délivrance, je vous ai dit comment il faut aimer la liberté ; sans mesure et pour elle-même ; sans rien attendre d'elle, quoiqu'elle doive vous donner tout. Il faut l'aimer comme vous aimez vos mères, comme vous aimez votre patrie la France, comme aimait cette patrie le soldat qui écrivait ces lignes : « Si pour empêcher qu'une place que le Roy m'a confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il fallait mettre à la brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment à le faire ».

Rappelez-vous, chers élèves, ces superbes paroles ; et si un jour vous traversez Metz, la ville natale du maréchal Fabert, relisez-les au pied de sa statue captive. Elles se graveront mieux dans vos cœurs ; et si l'émotion vous gagne en voyant près de vous la sentinelle étrangère, laissez, comme dit le poète, s'élargir cette blessure qui ne doit pas se fermer encore. Songez seulement que cette terre serait française si nous avions plus aimé la liberté, je veux dire si nous l'avions aimée mieux, non comme un droit et un plaisir, mais comme un devoir dont on ne peut, sans trahison, se décharger sur personne. Si on le fait, si on renonce à se gouverner, si on se donne un maître, qu'on soit un peuple ou qu'on soit un homme, le châtement ne tarde guère : c'est à l'ennemi qu'on s'est livré.

Car c'est une loi fondée sur la nature des choses que qui ne se défend pas soi-même n'est pas défendu, et que celui-là se défend mal, qui ne met pas au-dessus du reste le devoir et la liberté, c'est-à-dire qui les aime en mercenaire, sous condition et pour le profit qu'il en attend.

Aimer ainsi la liberté, c'est l'aimer peu, la mettre à bas prix. C'est aussi nous mettre à bas prix nous-mêmes avec notre vertu ; et quand nous approchons pour recevoir notre salaire ou pour échanger notre pièce, on nous prend au mot, on nous donne si peu que nous faisons encore un mauvais marché. La vraie liberté, chers élèves, le gouvernement, la conquête de l'homme par son âme et de son âme par le devoir, n'est pas une monnaie qu'on puisse échanger ; c'est la vertu maîtresse qu'il faut acquérir à tout prix. Les autres biens, puissance, dignité, bonheur, elle les donne, pourvu qu'on ne les lui demande pas et qu'on soit toujours prêt à les sacrifier.

Combien peu d'hommes aiment et comprennent la liberté de cette manière ! Presque tous demandent ce qu'elle rapporte, et quand elle vient à eux, regardent dans ses mains. Comme elle est fière, elle se détourne, attendant le véritable amour, celui qui croit et qui donne, qui se dévoue et ne calcule pas.

C'est ainsi, chers élèves, que nos pères de 89 aimaient la liberté. Je dis nos pères, ils le sont deux fois, puisque la France moderne est leur fille, la fille de leur pensée et de leur cœur. Si vous voulez savoir ce que nous leur devons, ne le demandez pas aux sophistes qui refont l'histoire, jugeant la vérité trop vieille, trop ingrate aussi ; qui trouvent piquant de faire mentir hommes et choses en ayant l'air de les laisser parler, et sont maîtres dans l'art de composer du faux avec du vrai transposé à petit bruit. N'écoutez pas ces hommes qui jouent avec l'histoire. Lisez-la dans les vrais historiens, et quand vous étudierez l'épopée sublime dont notre France est sortie avec une âme nouvelle, que ce soit comme ils l'ont écrite, que ce soit avec votre conscience, avec tout ce que vous avez d'amour pour la vérité et pour la patrie. Ne craignez pas d'élever vos cœurs et de les laisser battre ; l'intelligence embrasse mal les grandes choses que le cœur ne sent pas. Si haut que le vôtre vous parle, à peine comprendrez-vous cette héroïque génération. Vous verrez dans son histoire, auprès d'erreurs affreuses que la passion explique, dont rien ne console, et qui font plaindre la créature condamnée à enfanter toutes choses, même le bien, dans la douleur, vous y verrez l'effort le plus grandiose que jamais peuple ait fait vers l'idéal humain, vers la justice aimante et la liberté vraie, celle qui émancipe le citoyen par l'homme, et qui repose sur le sentiment de la dignité morale du droit et du devoir.

Je le sais, d'autres peuples ont aimé la liberté et se vantent de l'aimer encore : mais c'est pour eux qu'ils l'ont voulue, et comme un droit farouche. La France la voulait pour les autres, pour ceux mêmes qui tentaient de la lui prendre : elle la voulait comme un devoir, pour l'humanité.

Voilà, chers élèves, l'âme que la Révolution a donnée à la France. C'est parce qu'après un rêve sombre, éveillée par un coup terrible, elle a retrouvé dans sa conscience cette âme encore vivante, que ses malheurs ne l'ont point abattue, qu'elle se relève plus forte, plus jeune, plus assurée du lendemain. Car le lendemain de la France, ne l'oubliez pas, c'est pour une grande part l'avenir de l'homme, si c'est l'avenir de la justice et de la liberté. Laissez dire les hommes de peu de foi qui doutent de la patrie parce qu'ils doutent d'eux-mêmes. N'en croyez pas non plus les faux habiles qui traitent de duperie la générosité et appellent l'égoïsme sagesse. Pauvre sagesse ! qui ne mène pas loin et ne vaut pas ce qu'elle coûte. Car elle coûte cher, et il faut être bien habile pour être assez habile, bien fort pour se passer de la véritable force, que donne le sentiment d'un grand devoir, la conscience d'une mission et d'une destinée.

Non, chers élèves, la France n'a pas été vaincue pour avoir trop aimé les grandes choses, mais pour les avoir trahies, pour s'être méconnue un jour en ne songeant qu'à elle, pour avoir cru qu'elle pouvait, comme les compagnons d'Ulysse, se mettre à l'étable, et renier l'humanité. Puisqu'aujourd'hui le charme est rompu, que rendue à elle-même, abritée sous d'autres institutions, elle s'est reprise à regarder l'avenir, l'avenir de l'homme et le sien, réjouissez-vous d'avoir une telle patrie. Réjouissez-vous de pouvoir aimer, servir en même lieu l'humanité, la patrie, le devoir et Dieu même, son éternel principe. Car le devoir, tel que Dieu le révèle aux consciences, commande de se gouverner, c'est-à-dire de se rendre libre et de vouloir que tous les hommes le puissent devenir.

Cette harmonie des libertés qui se donnent une loi, qui se respectent, et font mieux encore, qui s'associent et travaillent en commun à leur achèvement, c'est l'idéal que la France veut poursuivre, dont elle espère frayer le chemin. Voilà pourquoi elle s'est donnée un gouvernement libre, c'est-à-dire moral, qu'on ne garde qu'à force de le mériter, le gouvernement de la raison et du devoir, la République.

Aimez donc bien la France, chers élèves ; c'est la meilleure manière pour vous d'aimer la liberté, au sens supérieur que nous voulions dégager dans ce discours. Aimez la France ; ne la séparez pas de ce que votre pensée connaît de plus beau, votre conscience de plus saint, votre cœur de plus doux à chérir. Aimez-la et croyez en elle. Dans son malheur, en dépit de ses fautes, elle a choisi la meilleure part, celle qui, nous attachant, hommes et peuples, à ce qui ne passe pas, nous fait demeurer encore, après que tout le reste a passé.

L'UTILITÉ DANS L'ÉDUCATION INTELLECTUELLE

Discours *prononcé* à la distribution des prix du lycée de Nancy, le 4 août 1880.

Ecrits de Jules Lagneau réunis par les soins de ses disciples, Paris, Union pour la vérité, 1924, pp. 72-88

CHERS ÉLÈVES,

Le philosophe Kant exprime dans un de ses ouvrages l'avis que les deux grands obstacles au progrès de l'éducation viennent des parents et des souverains. Ceux-ci, dit-il, ne l'organisent que pour eux-mêmes : ils ne songent pas à faire des hommes, mais des instruments dociles. Quant aux parents, le désir d'assurer au plus tôt l'avenir prochain de leurs enfants les empêche de songer aux intérêts durables, de sorte qu'ils perdent ou mutilent cet avenir qu'ils n'ont pas la patience de préparer. De ces deux obstacles, le premier nous est trop connu, à nous Français ; nous avons trop présente à la mémoire l'épreuve terrible que les études libérales ont traversée chez nous vers le milieu de ce siècle, pour que je doive expliquer ce que la haute culture peut craindre du pouvoir absolu. Les bons esprits n'oublieront pas la leçon de pédagogie que la France a reçue alors, et, si jamais les études libérales couraient quelque danger dans notre pays, ce souvenir, n'en doutons point, suffirait à les protéger.

Il semble donc que l'un des deux obstacles dont parle Kant soit écarté en ce qui nous concerne. Mais vaincre l'autre n'est pas chose facile : le coupable ici s'appelle tout le monde, et ce coupable ne s'amende pas en un jour. Nous pouvons du moins, chers élèves, puisque l'occasion nous y invite, réfléchir quelques instants sur une question grave, que nous sommes tous appelés à trancher pour notre compte, et qui ne sera pas, croyez-le, résolue sans nous.

L'éducation que le pays vous donne est faite pour vous, non pour d'autres ; c'est à vous qu'elle doit être utile, et nous sommes tous d'accord sur ce point. Mais l'utilité prend bien des formes ; quelle est la meilleure ? Je désirerais vous le faire comprendre, et pour limiter mon sujet, laissant de côté d'autres parties non moins importantes de l'éducation, je vous dirai seulement ce qui me semble le plus utile dans l'éducation de l'intelligence.

Savoir, c'est pouvoir, disait Hobbes. Les progrès de la civilisation nous donnent depuis un siècle une démonstration éclatante de cette vérité. Qu'est-ce pour l'homme que se civiliser, sinon plier la nature à son usage et la soumettre à son empire ? Nul progrès dans l'ordre intellectuel et moral qui n'ait sa base dans un progrès de l'ordre matériel. Qu'aurait été le seizième siècle sans l'imprimerie, que serait le nôtre sans les machines, les chemins de fer et le télégraphe ? La civilisation est donc, avant d'être mieux, la conquête de la nature, et cette conquête est l'oeuvre de la science : commander à la nature, c'est lui obéir d'abord, et lui obéir, c'est la comprendre. Il semble donc que rien n'est plus utile dans l'éducation que de mettre l'enfant d'aujourd'hui, l'homme de demain, en possession de la science, pour qu'il l'emploie, au cours de sa vie, dans l'intérêt des autres et dans le sien, pour que peut-être il ajoute de nouvelles richesses à celles dont il a reçu l'héritage. Instruire l'enfant, le jeune homme, ce sera donc lui livrer le plus grand nombre possible de connaissances, ne lui laisser rien ignorer de ce qu'il pourra lui être utile un jour de savoir : ce sera faire de lui, suivant l'expression naïve que vous connaissez, un petit savant.

N'est-ce pas là la première idée que l'on se fait naturellement de l'éducation, la seule qui entre dans les esprits que la culture n'a pas façonnés, pour qui science et savoir sont toujours synonymes, et qui rendent bien toute l'admiration qu'un homme leur inspire en parlant devant

eux par ces simples mots : quelle mémoire ! C'est qu'en effet ce que l'on voit d'abord dans la science, c'est ce qui se laisse pour ainsi dire toucher, ce sont les faits, les choses, que l'on mesure au nombre des mots : c'est le savoir. Il semble qu'il est dans l'esprit comme l'eau dans les vases, et que si le meilleur récipient est celui qui ne laisse rien échapper, tout retenir est aussi la seule perfection d'une intelligence, c'est-à-dire qu'une belle intelligence n'est qu'une bonne mémoire bien remplie. Pour beaucoup de personnes, la pierre de touche de l'éducation est là, et pourvu que l'enfant puisse montrer à toute heure ce qu'elle lui a donné, pourvu qu'il porte en dehors, bien visible, son petit avoir de connaissances et d'habiletés précoces qui font les parents si fiers, tout est pour le mieux.

C'est surtout dans l'enseignement des arts que ce besoin des résultats palpables qui rassurent la prévoyance en flattant la vanité, est pour le maître sérieux; qui voit l'avenir, une entrave de tous les instants. Mais nous aussi, professeurs de sciences ou d'humanités, bien que notre enseignement ne comporte guère une vérification sensible et n'en provoque pas autant le désir, nous rencontrons plus d'une fois cet obstacle sur notre chemin.

Qu'est-ce donc que ce côté du savoir véritable et de l'éducation, que le regard n'aperçoit pas d'abord, et dont l'importance nous paraît si grande ? C'est, chers élèves, le côté intérieur et spirituel.

Rappelez-vous notre comparaison. Était-elle juste ? Est-il vrai que la science ne soit que le contenu d'un vase, l'esprit ? Non, une réflexion toute simple vous le fera comprendre. Le contenu d'un vase ne tient pas à ce vase ; s'il y demeure, c'est qu'une force étrangère l'y arrête ; qu'une autre force intervienne, toutes les parties de ce contenu s'échappent au hasard : le vase est vide et peut recevoir autre chose. En est-il de même de l'esprit ? Loin de là : sa science, il la possède, il le doit du moins, pour qu'elle mérite son nom ; les éléments qui la composent, au lieu d'être retenus par une force extérieure, adhèrent à lui directement ; il les connaît, il sait les trouver à propos et s'en servir comme il convient, et quand il s'en sert, loin de les perdre, il se les attache. Le vrai savoir est celui que l'esprit ne contient pas seulement, dont il est maître, dont il dispose comme de lui. Pour corriger notre comparaison, disons que la science entre dans l'esprit comme les aliments dans le corps, pour se transformer, pour passer dans sa substance, pour devenir nerfs et muscles, énergie et action. Oui, chers élèves, science c'est puissance, parce que c'est intelligence vivante, parce que c'est esprit et liberté.

Mais qu'il y a loin, de la science ainsi entendue, à ce savoir extérieur que l'on confond souvent avec elle, et qui est dans l'esprit comme les aliments dans un estomac malade ! C'est la plus naïve des erreurs, la plus dangereuse et la plus commune, de s'imaginer que le savoir est utile sous la forme où l'esprit le reçoit, et qu'en matière de connaissance, accumuler c'est s'enrichir. Si cela était, la mémoire serait, comme des théoriciens anglais de l'éducation ont osé l'écrire, la première, la plus importante de nos facultés. Ces singuliers apologistes de la science et de l'utilité, ces vulgarisateurs de préjugés populaires, ne voient pas que savoir est peu, quand, au lieu de posséder soi-même ce que l'on sait, on a une mémoire qui le possède, savante comme les rayons d'une bibliothèque ; car des connaissances retenues ainsi ne viennent pas plus, au moment convenable et sous la forme requise, nous tirer d'affaire, que nos livres ne se mettent en mouvement pour nous dicter eux-mêmes les solutions que nous cherchons, et qu'ils suggèrent quand on sait les lire.

A côté de la vraie science, à sa place souvent, il y en a donc une fausse qui ne nourrit pas l'esprit, qui le charge, science inutile et même nuisible, qui fait illusion de loin. C'en serait fait d'un peuple, s'il se laissait prendre à cet air d'utilité, si la distribution de connaissances encyclopédiques et superficielles devenait son premier souci, si, au lieu du culte de la science, il prenait la superstition du savoir qui tient à l'esprit comme les affiches aux murailles, et demandait des miracles à cette

nouvelle divinité.

Je veux vous dire, chers élèves, le mal que ce savoir fait à l'esprit : il l'empêche d'acquérir l'autre et lui en fait perdre jusqu'à l'idée ; il le déshabitude de se nourrir lui-même en l'accoutumant aux nourritures préparées d'avance, ou plutôt il détruit en lui la faculté de s'assimiler la nourriture qu'il prend ; il le change en machine, en automate irréfléchi, qui ne juge pas, qui débite par morceaux une leçon apprise, déterminé toujours à choisir de deux raisons la plus grosse, quand il en voit deux, ce qui n'arrive guère, car en voir deux serait déjà réfléchir. Ce faux savoir est le plus grand ennemi de la science, qu'il fait passer pour orgueilleuse, intolérante, dogmatique à l'excès, quand elle est au contraire tolérante et modeste, prête sans cesse à douter d'elle et à reconnaître ses propres bornes. On travaille donc contre la science quand on répand ce faux savoir, et si l'éducation le fait, elle trahit ce qu'elle croit sauver.

Sans doute on ne saurait préparer trop tôt les jeunes esprits pour la science, mais le moyen de les y préparer, est-ce de devancer l'avenir et de tailler le présent sur l'idéal qu'il doit rendre possible ? Autrement dit, la science, toute science du moins, est-elle la meilleure préparation à la science ?

Que diriez-vous d'une mère qui nourrirait son enfant au berceau, comme elle se nourrit elle-même, pour habituer son estomac aux aliments qui lui conviendront un jour ? A-t-on l'idée de vous former aux rudes épreuves morales et physiques du métier des armes en vous les infligeant par avance ? Non, le présent prépare l'avenir, mais sous une autre forme : plus il reste lui-même et garde sa figure, mieux il le sert.

Certes la science est une merveilleuse discipline pour des esprits déjà faits, qui savent la dominer et respirer librement le grand air des sommets ; mais cette science sublime est-elle faite pour l'enfant ? Abordera-t-il le vrai travail, le seul qui nourrisse l'esprit, celui de la découverte et de la création ? Un jour peut-être, si nous l'en avons fait capable, en développant chez lui l'habitude et le goût d'une activité analogue, mais différente, qui est pour lui ce que l'activité scientifique est pour les esprits faits, l'exercice normal de sa spontanéité intime, avec l'ensemble des énergies dont elle a déjà la disposition.

N'avez-vous jamais, chers élèves, éprouvé un sentiment d'inquiétude en songeant à la rapidité avec laquelle l'homme avance de conquêtes en conquêtes, de créations en créations, dans toutes les voies que s'ouvre son génie ? Sans parler de la littérature et de l'art, dont nos bibliothèques et nos musées ne contiendront bientôt plus les chefs-d'oeuvre, comment un homme pourra-t-il encore, dans quelques siècles, être non pas un savant universel, possédant la totalité des vérités scientifiques établies, mais un savant spécial, à qui une science, une seule science est connue dans toute l'extension qu'elle a su conquérir ? Ce problème redoutable, bien digne d'arrêter nos pensées, ne peut être résolu que par l'éducation ; à mesure que le noble fardeau de vérité que les siècles se transmettent va grossissant, elle doit former des organismes intellectuels de plus en plus robustes et déliés qui sachent choisir dans ce fardeau le nécessaire, et se l'adapter si bien qu'ils le portent sans gêne : car la vraie science allège l'esprit, et, loin de l'arrêter, le porte en avant. L'éducation prépare ce miracle en excitant dans les intelligences la force intérieure qui s'incorpore toute chose, la réflexion ; force merveilleuse, qui peut ne pas naître, mais qui n'est au-dessous d'aucune tâche, parce que rien ne peut borner ses accroissements.

Le véritable intérêt de la science est donc là, et l'éducation qui la sert le mieux n'est pas celle qui la parodie, mais celle qui la fait désirer, et l'introduit quand tout est prêt pour la recevoir.

Je le sais, cet intérêt n'est pas le seul à considérer ici, et le savoir superficiel peut avoir une utilité pratique. Le plus souvent il n'en a aucune et ne fait que traverser l'esprit ; car l'esprit ne garde que ce qui l'intéresse, et si l'utilité élevée ne réussit pas toujours à rendre une étude intéressante, l'utilité inférieure, tant qu'elle est lointaine, y réussit encore moins. Singulière prévoyance qui

condamnerait l'enfant à acquérir mal, avec beaucoup de peine, des connaissances qu'il n'aura jamais peut-être l'occasion d'employer, et qui lui seraient venues d'elles-mêmes, sans efforts, sous l'aiguillon du besoin ! On a beau faire, ces connaissances qui ne doivent pas former l'esprit et ne sont bonnes que pour la pratique, la pratique seule peut les donner véritablement : le moment venu d'en faire usage, elles font défaut et sont à reconquérir ; mais le temps qu'elles ont coûté ne se regagne pas.

Ainsi les préoccupations utilitaires, au point de vue de la pratique comme à celui de la science, conduisent à faire de l'éducation non une école, mais une imitation abstraite et inerte de l'avenir, une première représentation de la vie, avec la vie en moins.

La véritable éducation pratique prépare à la vie en faisant vivre, c'est-à-dire en faisant penser. Au lieu d'écraser l'esprit sous un bagage mal composé, dont il ne tirera rien et qu'il perdra en route, elle le forme à se passer de bagage autant qu'il est possible, à trouver sur place ce qu'il lui faut, et à compter sur lui-même parce qu'il porte en lui sa meilleure ressource, la seule qui pare à tout et ne manque jamais, la réflexion. La culture intellectuelle vraiment utile est celle qui, réduisant au minimum nécessaire le temps donné à l'acquisition du savoir apparent, porte au contraire au maximum celui qu'elle voue à la conquête du savoir réel, le savoir-apprendre, le savoir-juger, le savoir-résoudre. Elle est la plus utile parce qu'elle suit l'ordre de la nature et demande à chaque âge ce qu'il peut le mieux donner, à l'enfance et à l'adolescence la création des forces et des habitudes, à la jeunesse et à l'âge mûr la science et l'activité pratique qui doivent les employer. L'éducation pseudo-scientifique et pseudo-utilitaire renverse les termes, et se croit bien habile en commençant la maison aux étages, parce qu'on les habitera et qu'on n'habitera pas les fondations. Donner une base à l'esprit pour qu'il puisse tout porter et que rien ne l'emporte, tel est le but intellectuel de l'éducation libérale.

Si nous voulions, chers élèves, renoncer à ce but, la besogne nous deviendrait aisée, et il ne nous faudrait ni grand art, ni grand effort pour élever de fragiles édifices. N'avez-vous jamais plaint les pauvres enfants que la nécessité condamne à apprendre un métier, à enfermer leurs esprits et leurs corps dans une atmosphère stagnante, à l'âge où il leur faudrait pour croître le grand air et le libre mouvement, harmonieux et varié, qui développe à la fois toutes les puissances de l'être, comme les parties d'une vivante symphonie ? Ils peuvent devenir des ouvriers adroits, de bons manœuvres sachant leur métier, c'est-à-dire ce qu'on leur en a appris ; dressés, par la routine, sans autre maître que l'instinct d'imitation, ils ne franchiront pas les bornes qu'elle marque à leurs progrès : ils n'inventeront rien, le plus souvent, parce que c'est l'artiste qui invente, et non le manoeuvre. L'artiste est le travailleur qui s'est formé en réfléchissant, qui n'a pas imité, mais compris, qui est au-dessus de son oeuvre, et la voit bien, parce qu'il la voit au-delà et l'oriente. S'il crée, c'est qu'il dépasse, et prend son point d'appui en dehors de ce canton détourné de l'activité humaine, qui est son art : c'est qu'il connaît et aime beaucoup de choses, ayant pensé à beaucoup ; c'est qu'il est homme, avant d'être ouvrier.

Il serait commode pour vos maîtres, chers élèves, de vous traiter en apprentis, de vous dire quand vous venez à eux : « Mes amis, mettez-vous à cette table de travail. C'est ici l'atelier de tous les savoirs. Prenez ces livres où nous avons condensé en sentences tout ce qu'on sait déjà et quelque chose de plus ; les secrets de tous les métiers de l'esprit y sont déposés : vous n'avez, pour y devenir maîtres, qu'à lire et à retenir. Entrez dans ce laboratoire ; regardez-nous faire ; retenez ces mouvements et ces formules magiques ; vous êtes apprentis chimistes, physiciens et naturalistes. Soyez apprentis philologues, géographes, économistes, statisticiens et polyglottes. Apprenez ces vocabulaires ; vous traverserez, quand il vous plaira, l'Europe d'un bout à l'autre, partout compris, sans les ouvrir ; vous serez les premiers drogmans du monde, et les premiers touristes. Vous aurez beaucoup vu, sans doute beaucoup retenu, et comme d'ailleurs (j'oubliais cet apprentissage essentiel) on vous aura aussi montré à parler de toute chose sans embarras, vous serez encore les

premiers des parleurs. ».

Que d'apprentis en un, mes chers amis ! et pourtant j'en cherche plusieurs dans cette multitude sans les trouver. J'y cherche l'apprenti homme de sens, de jugement et de réflexion ; l'apprenti honnête homme, comme on disait jadis, celui qui saura plus tard aller droit au beau et au vrai en toutes choses, droit au bien, sans s'attarder à ce qui l'importe, celui qu'aucun produit du génie de l'homme ne laissera insensible, qui, aimant tout, comprenant tout, entrera dans l'universel concert des esprits pour y prendre sa part d'action et de direction. Rien de commun entre cet homme et l'être composite de tout à l'heure : l'un a des confusions de tout, l'autre des clartés ; l'un possède des mots, l'autre, des choses, ou plutôt l'esprit de ces choses, qui seul importe ; au lieu de lui en faire étreindre la surface, on a voulu qu'il les pénétrât, qu'il en saisît le principe caché, atteignant d'un seul effort, vraiment personnel, plus de savoir que les autres n'en amassent par le long travail machinal où l'intelligence n'intervient pas, et gâterait tout si elle intervenait.

C'est cet homme-là, chers élèves, qui n'est pas machine, mais esprit, qui ne suit pas son siècle, mais le précède parce qu'il le comprend, qui ne subit pas l'opinion, qui la fait pour sa part et sa grande part, la juge au besoin et s'en écarte, en attendant qu'il la ramène, c'est cet homme-là, vraiment utile à lui et aux autres, que l'éducation libérale se propose de former. Voilà pourquoi, devant être un jour, quelque fonction que le sort vous destine, non point manoeuvres, mais artistes humains, vous êtes élèves sur les bancs du lycée, non apprentis. Elèves ! comprenez bien ce mot. Il s'agit d'élever votre esprit, de le mettre debout, de lui donner une attitude et une allure, de faire qu'il domine tout et échappe à tout, bien différent de ces pauvres esprits qui portent la livrée de leur profession et n'en sont plus, après quelques années, qu'une dépendance mobilière.

Oui, chers élèves, l'éducation doit préparer à la société des serviteurs utiles, capables de remplir les fonctions qu'elle leur confiera ; mais soyez-en sûrs, le moyen de préparer ces bons serviteurs, c'est de tendre plus haut, c'est de doubler d'avance chacun d'eux d'un maître, de mettre une âme dans ce corps, sur cette machine un mécanicien savant et ingénieux, qui la comprend, la gouverne et au besoin puisse la réparer. Rien, dit Spinoza, n'est plus utile à l'homme que l'homme : c'est-à-dire rien ne lui est plus utile que l'être humain complet, développé, présentant à ses semblables la plus grande surface possible d'adaptation. L'union n'est-elle pas le premier des biens et la plus irrésistible des forces ? Des fractions d'hommes ne s'unissent pas, n'ayant rien de commun : il leur arrive de se chercher ; mais comme elles ne se connaissent pas et que la lumière leur manque, elles s'épouvantent quand elles se rencontrent.

Ce morcellement de l'être humain peut convenir aux providences de la terre, toujours prêtes à offrir leurs services pour l'accomplissement des besoins qui se feraient toutes seules, si les hommes savaient s'entendre. Les tristes souvenirs que j'évoquais en commençant nous montrent l'usage que ces providences, devenues providences pédagogiques, savent faire de la vieille maxime : diviser pour régner. Mais regardons l'avenir.

Chers élèves, l'homme accompli et indépendant que je décrivais tout à l'heure, c'est celui que la France nouvelle vous demande d'être et que nous tâchons de vous faire devenir. C'est le citoyen d'un Etat libre. Tout se tient dans la vie humaine, et la liberté au dehors suppose la liberté au dedans, c'est-à-dire des esprits fermes, maîtres d'eux, émancipés par la réflexion, ne recevant aucune opinion sur la foi d'une autorité ou d'une apparence, capables de se faire eux-mêmes, sans entraînement, leurs certitudes. Quand de pareils esprits sont en grand nombre dans une nation, quand ils joignent à ces mérites intellectuels les qualités morales qui les font servir au bien commun, cette nation est mûre pour la liberté, et la gardera si elle l'a conquise. Elle a assez d'hommes pour n'avoir plus besoin d'un homme et remercier les providences mercenaires. Il dépend de vous, chers élèves, que la France soit cette nation, et elle espère que vous le voudrez.

Lors donc que l'esprit du siècle viendra vous apporter les conseils du faux intérêt, lorsqu'il vous

suggérera de prendre, au lieu de la grande route, les chemins de traverse qui passent pour faire gagner du temps, rappelez-vous que c'est souvent en perdre que d'en gagner, que l'éducation est une route sans fin qu'il importe avant tout de bien parcourir, parce qu'ici c'est la marche qui est utile, et qu'on ne franchit pas les distances en les supprimant. « Parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences, dit le moderne rénovateur de la pédagogie, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort ». Retenez cette pensée : elle vous expliquera bien des choses, au cours de vos études, et plus d'une fois vous redonnera courage. Nous aussi nous la méditerons quelquefois, non sans profit pour vous.

Cette vieille sagesse française qui dit si vrai et si juste, en vaut bien une autre, qui vient de loin, pour nous prêcher l'évangile nouveau, pour nous apprendre à faire de la philosophie sans philosophie, de la morale sans vertu, et des hommes sans humanités. L'économie, chers élèves, nous l'avons comme d'autres ; elle est, dit-on, une vertu française ; mais nous avons notre manière de l'entendre. Nous ne troublerons pas à leur comptoir ces habiles pédagogues qui ont des chiffres pour toutes les utilités, sauf une, et les alignent gravement pour établir que, leur langue ayant en tout quatre mille mots d'origine latine, il y a bénéfice à n'apprendre du latin que les quelques cents mots d'où ils viennent, même à ne point les apprendre, puisqu'ils n'ont pas exactement le même sens en latin qu'en anglais, et que par suite on ne saura pas mieux l'anglais en les sachant. Nous sourirons à ces doctes calculs. Nous n'aurons peur qu'à moitié non plus de désapprendre le français en étudiant le grec ; d'en venir à croire que la philologie est la science de l'amour, parce que la théologie est la science de Dieu ; de prendre l'hippopotame pour un cheval ou le baromètre pour une balance, parce que ces mots veulent dire en grec mesure du poids et cheval de rivière. Economes et prudents avec modération, nous lirons ces belles choses, à nos moments perdus ; mais nous remercierons notre vieille culture nationale qui nous permet d'en avoir un avis.

Cette culture qui nous donne de pouvoir tout juger et choisir en tout le meilleur, de lire, chose rare, sans perdre notre temps, de profiter, chose plus rare, de toutes les expériences, nous la garderons en la fortifiant, en l'épurant de ce qui est factice, en la faisant de plus en plus sérieuse, élevée et largement utile.

Nous sommes à un de ces instants où l'on reprend conscience des raisons des choses : instants décisifs, où l'avenir peut sombrer, si le passé n'est pas compris, si la réflexion ne sait pas lui rendre justice, voir ce qu'elle lui doit, ce qu'elle peut encore lui demander. Quand cela arrive, une rupture se fait, un temps nouveau commence, et son nom, chers élèves, c'est la barbarie. L'humanité alors, livrée à elle-même, obligée de tout réapprendre, de regagner jour par jour, pied par pied, une expérience qui jadis lui venait toute seule, en héritage, étrangère chez elle, ignorant d'où elle vient, ne sachant bientôt plus où elle va, lasse de marcher, s'assied tristement dans la nuit qu'elle a faite, jusqu'au jour où un rayon se montre : c'est le passé qui vient à l'aide, le passé qui pardonne et rallume son flambeau.

Nous éviterons cette épreuve, chers élèves, nous l'éviterons par notre sagesse. Car la sagesse la plus utile n'est pas celle qui s'isole, mais celle qui s'unit, qui enchaîne le présent au passé, pour le rendre plus fort, à l'avenir, pour le rendre meilleur, pour lui en faire, dès aujourd'hui, anticiper les joies et les perfections.

DISCOURS DE VANVES

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Vanves, le mardi 3 août 1886.

Ecrits de Jules Lagneau réunis par les soins de ses disciples, Paris, Union pour la vérité, 1924, pp. 89-100

MES AMIS.

C'est une solennité belle et joyeuse que celle-ci, où vos parents, vos maîtres, vos anciens, les représentants de la Patrie viennent reconnaître vos efforts d'une année, et sur le seuil des vacances, dont ce jour est le premier, déclarer légitime le repos que vous allez prendre.

Leurs applaudissements iront au cœur de plusieurs d'entre vous comme la première et lointaine promesse d'une des plus douces choses qui soient au monde, la gloire. La gloire ! vivre dans les autres, sentir son existence, son énergie, sa valeur attestées par eux, appuyées sur eux, répétées au dehors autant de fois qu'il y a d'âmes en qui les choses humaines retentissent, qu'y a-t-il de meilleur pour l'être chétif que nous sommes ? La gloire ! elle est pour les nations le signe de la vie, le gage de la durée ; celles qui la perdent et qui s'en consolent, n'existent plus que par une tolérance momentanée du destin ; les autres, celles qui veulent vivre, tant qu'elle leur manque, n'ont plus de véritables fêtes. Le jour où elles la voient revenir et jeter sur les plis de leur drapeau son premier rayon, oubliant ce qui les trouble ou qui les inquiète, avec quelle joie, quel profond tressaillement d'espoir elles la saluent, vous le savez l...

Il y a pourtant quelque chose qui vaut mieux que la gloire, mieux que les applaudissements des autres et le plaisir de vivre en eux et par eux ; et si la cérémonie d'aujourd'hui n'avait d'autre effet que d'exciter en vous une ardeur généreuse, une noble émulation, en vous donnant un avant-goût de la plus belle récompense qui vienne des hommes, elle n'aurait pas sans doute manqué son but, elle ne l'aurait pas non plus atteint complètement. Il y a, mes amis, une gloire vraie, et il y en a une fausse. Il y a aussi la récompense que l'on obtient et celle que l'on mérite, ou, pour mieux dire, il y a celle que l'on manque souvent, bien qu'on en soit digne, et celle que l'on ne manque jamais. Celle-ci est la meilleure, n'est-ce pas ? puisque seule elle justifie l'autre. Quelques-uns d'entre nous qui, tout à l'heure, s'éloigneront les mains vides, l'emporteront à leur insu peut-être, et ceux qui s'en iront chargés de ces couronnes, n'auront de cette récompense vraie que ce que vraiment ils en méritent : elle s'appelle le progrès intérieur, le développement de vos esprits et de vos âmes, l'accroissement de vous-mêmes, non plus au dehors, dans l'opinion d'autrui, mais en vous et pour vous. Elle n'est point mesurée, comptée comme les couronnes qui vous attendent, et en la conquérant pour votre part, vous ne vous prenez rien l'un à l'autre ; loin de là : vous vous aidez plutôt à la conquérir. C'est à elle que vos maîtres songent, vers elle que tend leur effort, sur elle qu'il convient, pour que cette fête porte ses fruits, d'arrêter un instant vos regards, comme sur le but suprême dont la claire vision met tout le reste à sa place, à son rang, secondaire toujours, et donne à qui le poursuit la ferme et sûre démarche que les accidents du chemin, ceux d'aujourd'hui par exemple, les bons et les mauvais, ne peuvent troubler ni ralentir.

Ce but au delà duquel en ce monde il n'y a rien, et qui tire de soi tout ce qu'il vaut, est-il en effet ce que nous avons dit ?

Plus d'une fois sans doute, au cours d'un travail long, d'une étude difficile qui ne vous intéressait pas dès l'abord, vous vous êtes demandé à quoi cela servait. Vous n'avez point à en rougir ; le mal n'est pas de chercher l'utilité, mais de la voir où elle n'est pas et de ne pas voir qu'elle n'est vraiment que là où nous l'avons mise nous-mêmes, parce que nous le devions, parce qu'il était beau et bon

de l'y mettre.

A quoi donc peut servir l'acquisition des connaissances ? A deux choses seulement, semble-t-il. La première est de nous apprendre en quoi les objets et les êtres qui nous entourent peuvent nous nuire, en quoi nous servir, et par quel moyen nous ferons qu'ils ne nous nuisent pas, mais qu'ils nous servent. Connaître la nature, pour agir sur elle, lui conformer notre intelligence et notre vouloir, lui obéir afin de lui commander, c'est la devise du savoir pratique. Savoir grandement utile : que serions-nous, que pourrions-nous sans la nature ou en dépit d'elle ? Chaque fois que l'être humain s'étend ou s'élève, c'est que son intelligence a multiplié ses rapports avec la nature, développé entre elle et lui la surface d'union, élargi la base par laquelle elle le supporte et se prolonge au coeur de lui-même.

Ce savoir vient de la science proprement dite, de celle qui rencontre l'utile sans le chercher, et d'autant plus sûrement. Il vient aussi de l'expérience, une maîtresse qui nous suit tous depuis notre premier jour et ne nous donne ses terribles leçons muettes que lorsque nous avons négligé d'entendre les autres, d'ouvrir les yeux, de voir et de prévoir.

Il est une forme d'instruction dont l'objet principal est de collaborer avec l'expérience dans la distribution du savoir pratique, de donner d'avance celui qu'elle ne donnerait pas ou qu'elle donnerait mal, de mettre les jeunes esprits en état de se servir plus tard de toute leur expérience acquise, et, autant que possible, de celle d'autrui, en leur livrant les moyens d'organiser l'une, de déchiffrer l'autre. Ces moyens sont surtout la connaissance de leur langue, l'écriture, les éléments du calcul, les résultats des sciences dans la mesure où la possession en est nécessaire pour la vie de chaque jour et l'exercice des diverses professions ; enfin, l'enseignement moral et religieux, en tant qu'il parle, comme le précédent, au nom d'une expérience étrangère à l'enfant, mais établie chez ceux qui ont sur lui autorité : d'une expérience plus nécessaire que tout le reste et dont il faut qu'il profite avant de pouvoir et afin de pouvoir l'acquérir pour son propre compte.

C'est là ce qu'on appelle l'instruction primaire : elle se continue souvent par l'instruction professionnelle, qui, au fond, n'en diffère point. Elle repose sur l'expérience, et l'on peut dire que toute la vie intellectuelle d'un homme qui n'est pas arrivé à s'emparer de lui-même par l'exercice de la pensée réfléchie, n'est rien de plus que cette instruction prolongée.

A ce degré, il semble que le savoir est directement utile. Il n'en est rien pourtant. De deux esprits également pourvus de connaissances, l'un saura employer les siennes, l'autre les aura comme s'il ne les avait pas. L'idée et le moyen d'en tirer parti lui feront défaut ; elles seront en lui comme un corps étranger dans un organe, non pas une force mais une entrave. Pour être utile, il faut que le savoir soit une force, et il n'y a que l'esprit qui en soit une : il faut donc qu'il se fasse esprit, c'est-à-dire mouvement, habileté, action. Il faut qu'on ne le possède pas comme une chose, mais comme un vivant principe qui anime, excite, possède plus qu'il n'est possédé. Le savoir, même pratique, n'agit sur ses objets qu'à travers nous : c'est en nous transformant qu'il les transforme, en nous pétrissant qu'il les met dans nos mains.

A présent, quelle est la seconde utilité du savoir ? Elle est bien différente. C'est une utilité, passez moi le mot, inutile. La science n'a pas besoin d'un but au dehors : elle est bonne toute seule. Il est bon de connaître, d'étendre son esprit sur le monde, de développer cette puissance qui s'ignorait tout à l'heure ou se croyait petite, de l'égaliser peu à peu à un objet sans bornes. La connaissance est la vie de l'esprit, et la vie est évidemment un bien ; on peut même dire en un sens qu'il n'y en a pas d'autre.

Mais prenez-y garde : la connaissance n'est pas sans bornes comme son objet ; le plus grand savant sait peu, auprès de ce qu'il veut savoir, et ce qu'il ignore l'occupe plus que ce qu'il sait. A dire vrai, ce qu'il sait ne l'occupe point. S'il y songe, c'est qu'il y cherche le moyen de trouver autre chose ; s'il en profite, c'est qu'au contact de ces connaissances, ou pour mieux dire en les

conquérant, il s'est rendu capable de porter plus loin ses conquêtes. En un mot, si la science véritable est bonne par elle-même, cette science n'est ni celle d'hier, ni celle d'aujourd'hui, ni même celle de demain : nos connaissances partielles et successives la composent moins qu'elles ne la manifestent, et ne sont science que par rapport à elle, dans la mesure où elles mettent nos esprits en état de la posséder.

Mais si, d'une part, les connaissances ne valent pour la pratique que ce que vaut l'esprit, si de l'autre, par cela même que la science est bonne, elles ne valent qu'en vue de la science, qu'est-ce à dire, mes amis, sinon que leur vraie utilité, celle dont les autres relèvent comme de leur nécessaire condition, est une utilité intérieure, sans proportion avec leurs objets, spirituelle ? Vous pourriez savoir beaucoup et pouvoir peu, être incapables, non seulement de trouver quelque vérité nouvelle, mais de vous instruire par votre expérience et par celle d'autrui, de conclure de ce qui est à ce qui sera, de prévoir, c'est-à-dire de voir devant vous, et l'homme qui ne prévoit pas, dont le savoir regarde le passé, non l'avenir, est désarmé. Vous pouvez au contraire savoir peu, mais pouvoir beaucoup ; tout d'abord pouvoir apprendre, et combien cela est plus important que de savoir ! Songez quelle place tiendrait ce que vous savez, ce que savent même de plus instruits que vous, auprès de ce qu'il leur reste à apprendre. L'homme qui sait apprendre sait d'avance ce qu'il ne sait pas, et il suffit le plus souvent qu'il le sache de la sorte : car l'occasion, qui rend utile le savoir particulier, n'en rend utile qu'une faible partie. Mais, supposons que l'occasion vous serve : encore faut-il que vous puissiez mettre à profit votre savoir, l'adapter aux circonstances, c'est-à-dire démêler celles-ci, les comprendre, voir en quoi ce que vous savez s'y rapporte et en quoi non, par suite comment vous devez le changer ou l'accroître afin de pouvoir vous en servir. Qu'est-ce que cela, mes amis, sinon faire acte de réflexion ? Savoir réfléchir, voilà le vrai savoir, le seul vraiment utile, parce qu'il contient les autres et que seul il les féconde. L'acquérir c'est se développer soi-même, et d'avance, en raccourci, créer, dans leur principe, tout son savoir futur et toute son action.

Il est donc vrai que l'effet de nos connaissances sur nous, ou pour mieux dire, des efforts qu'elles nous demandent, des émotions qu'elles nous donnent, des désirs qu'elles éveillent en nos âmes, vaut mieux que ces connaissances mêmes, et que l'instruction véritable doit faire de cet effet son but, mettre les choses en leur place, le supérieur au-dessus de l'inférieur, la fin au-delà des moyens. C'est celle-là que vous recevez au lycée. On l'appelle secondaire ; son vrai nom est supérieure : car celle que l'on appelle ainsi ne mérite ce nom qu'en tant qu'elle ressemble à la vôtre et la continue.

Il ne peut y avoir, en effet, que deux sortes d'instruction : l'une qui, par nécessité, songe surtout à l'indispensable, à l'inférieur, et, satisfaite d'aider la nature en l'imitant, du moins en apparence, de distribuer les connaissances utiles qu'elle ne donnerait pas seule, lui abandonne à peu près le soin de former le dedans de l'esprit, comme elle sait le former, par le dehors, par l'expérience, au jour le jour ; l'autre, qui dépasse la nature pour la mieux réaliser, pour entrer dans la nature supérieure, raison de l'autre et cause de l'autre. L'indispensable, elle le donne, mais en passant, comme une condition provisoire, sans s'y arrêter. Le prix qu'elle vous propose, parce qu'elle a le temps et le moyen de vous le faire obtenir, c'est le superflu, plus nécessaire que le nécessaire, puisqu'il l'assure et le fait valoir.

Ce superflu, qui paraît ne servir à rien parce que son utilité n'a pas de bornes, en réalité sert à tout. Il est le but, la raison d'être de la nature. Jetez les yeux autour de vous. A quoi servent toutes ses productions ? A quoi servent les choses et les puissances physiques ? Aux plantes, aux animaux, aux hommes, à tous les êtres dont la vie s'entretient par elles. Mais, à leur tour, ces êtres à quoi servent-ils ? L'un sert à l'autre : la plante à l'animal, celui-ci à l'animal, à l'homme surtout ; mais l'homme, à quoi sert-il ? Était-il nécessaire à la nature ? Et rien lui était-il nécessaire ? Non, tout ce qu'elle crée, elle le donne, sans besoin, sans chercher autre chose dans les dons qu'elle

répand, que l'occasion et le moyen de donner davantage. Chaque pas qu'elle fait est un pas dans l'inutile, un progrès dans le superflu. C'est qu'elle-même, cette donneuse, qui ne compte pas et que rien n'épuise, est un don de quelque chose de meilleur, un don de l'esprit : ce qu'elle paraît donner, elle le reçoit ; le superflu, elle est son oeuvre.

Voyez comme elle procède. Chacune des créations dans lesquelles successivement elle s'épanche dépasse les autres, et sera un jour dépassée. Toutes ensemble, les espèces, les formes de plus en plus riches, vivantes, harmonieuses, qu'elle traverse, depuis les corps inanimés jusqu'à l'homme, comme autant de degrés, composent l'échelle immense qui va de la matière à l'esprit. Mais cette échelle est une échelle qui marche, qui s'élève, où les degrés supérieurs attirent les autres et montent avec eux, portés par une puissance venue d'en haut, que l'on ne voit pas d'abord, mais que l'on sent agir, et qui se laisse peu à peu deviner sous les symboles fragiles, toujours plus clairs, dont l'enveloppent les corps où elle descend : puissance souveraine qui défend le repos, éveille dans l'être l'inquiétude infinie, l'arrache à lui-même et le pousse vers l'avenir dans le pressentiment du meilleur, c'est-à-dire d'une forme plus belle, plus transparente, plus significative, qui lui découvre mieux sa vraie nature et celle de son principe.

Tout dans le monde est l'oeuvre de cette puissance, en porte la marque, et n'existe qu'autant qu'il la porte, selon que l'esprit lui parle, l'appelle, lui donne et lui emprunte une voix pour appeler. L'ordre apparent n'est donc pas l'ordre vrai : ce qui va être ne vient pas de ce qui est, ce qui vaut moins n'engendre pas vraiment ce qui vaut plus, ni le néant la perfection. C'est au contraire celle-ci qui est première ; et la raison des choses, ce qu'elles veulent être, le meilleur, qui dans le temps paraît après elles, est avant elles dans l'esprit, c'est-à-dire dans la vérité, et dans la beauté, sa messagère et son interprète.

Voilà, mes amis, le superflu dont nous parlions tout à l'heure : voilà son rôle dans la nature. Revenons maintenant à nous-mêmes.

Dans l'ascension sans fin des êtres vers l'esprit, il est un point, un moment, où quelque chose de nouveau se montre : ce moment c'est quand l'homme paraît.

Avant l'homme, l'esprit dormait pour ainsi dire dans la nature. Il dormait et le monde était son rêve : rêve obscur et gigantesque, admirable dans ce qu'il va devenir, mais qui s'impose au dormeur, comme fait tout rêve, et, bien qu'une raison le conduise, ne lui montre point cette raison, par suite ne se détache point de lui et ne le révèle pas à lui-même. Mais l'homme paraît, et voilà que tout change. Avec lui, en lui l'esprit s'éveille, le rêve prend corps et devient chose, et l'esprit, qui regarde cette chose, se sépare d'elle. C'est que la mystérieuse Raison qui le menait s'est faite lumière pour l'éclairer à ses propres yeux. A cette lumière il reconnaît que sa nature d'esprit n'est pas d'être ce qu'il est, mais ce qu'il doit être, c'est-à-dire de le chercher, de le comprendre, et, en l'aimant, de le vouloir. Dès lors ce qu'il était sans le vouloir et sans le comprendre, son rêve de tout à l'heure, il s'en retire ; mais en le posant devant soi comme une chose, il lui reconnaît, aussi, ou, pour mieux dire, il lui départ sa véritable nature. La réflexion, qui, dans l'homme, découvre l'esprit à lui-même en lui rendant visible le lien qui l'unit à l'éternelle Raison, est sa seconde et véritable créatrice, et en même temps celle de l'univers. Que serait la divine beauté de ce corps immense, que seraient les inflexibles lois qui le conservent et nous proposent le vivant modèle de l'ordre, si le principe spirituel qui est en nous et que la réflexion affranchit, ne donnait à cette beauté un sens, en y voyant un reflet de lui-même, à ces lois une mesure, en opposant à leur nécessité sa liberté, aux limites qu'elle trace de toutes parts son infinité ?

Ce n'est donc pas à tort et par un vain orgueil que l'homme s'arroge sur la nature une sorte de prééminence : sa pensée ne l'embrasse pas seulement, elle la met debout en se dressant elle-même, ou pour mieux dire en se laissant dresser.

Les philosophes du monde ancien qui se sont fait de la vertu humaine l'idée la plus haute, les

Stoïciens, l'appelaient d'un nom bien beau, bien expressif, qu'ils n'entendaient point pourtant selon toute l'étendue de son sens idéal : ils l'appelaient le redressement. Oui, l'homme est un redresseur : c'est là son rôle dans la nature, et c'est le rôle de la vraie éducation, de celle qui mérite le nom de libérale, d'humaine, et, au beau sens du mot, de naturelle. Elle établit en nous, et dans ce prolongement de nous-mêmes qui est le monde, l'ordre vrai : elle délivre notre esprit et le met à son rang, au-dessus des choses, qu'il illumine, au-dessous du divin principe dont il tire sa lumière, dont il relève et qui le soutient.

Et c'est pourquoi nous pouvons aussi l'appeler religieuse ; et toute éducation qui ne l'est pas, n'est que l'apparence d'une éducation, puisque former une âme, c'est lui donner une loi, non pas une loi de hasard fondée sur le caprice ou sur l'erreur, mais une loi raisonnable, une loi d'union, fondée sur la vérité, éternelle comme elle et comme son objet.